

## L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 28 JUILLET, 1870.

QUÉBEC ET L'ANNEXION.

On paraît assez mal renseigné sur le sentiment des québécois au sujet de l'annexion. A en croire certains gens, presque tous les habitants de notre vieille capitale seraient annexionnistes; le clergé même serait favorable à l'entrée du Canada dans l'union américaine.

Dans ces dires, il y a du vrai comme du faux, et pour se bien rendre compte de l'opinion qu'on a généralement à Québec de l'annexion, il faut faire une distinction importante. — Que les québécois désirent s'annexer à la manière des "rouges" de Montréal, c'est-à-dire pour donner libre cours à quelques idées radicales, personne n'osera le soutenir. L'insuccès de l'assemblée annexionniste organisée l'automne dernier le prouve surabondamment. A Québec plus que partout ailleurs, on est, par tradition, antipathique aux institutions républicaines. Les vieilles familles comptent de trop glorieux souvenirs dans l'histoire de notre gouvernement monarchique pour l'abandonner ainsi sans raison. En d'autres termes, on est trop aristocratique dans la vieille cité de Champlain pour entrer sans répugnance dans une société profondément démocratique, où l'on n'admet que la distinction des écus.

Aussi les zélés annexionnistes n'invoquent au soutien de leur cause que les avantages matériels devant résulter de l'union du Canada aux Etats-Unis. Ils savent que la population québécoise n'a que de la répulsion pour les mœurs peu attrayantes des Américains et jamais vous ne les entendez prôner l'état social de nos voisins.

Au point de vue québécois, la question de l'annexion se réduit donc à une affaire purement matérielle: pour savoir si Québec est réellement annexionniste, il faut voir si l'annexion améliorerait l'état de son commerce et de son industrie. Et posé ainsi, le problème est facile à résoudre; car pour peu qu'on examine la nature du commerce qui se fait à Québec, on demeure convaincu que l'annexion n'aurait que de mauvais résultats pour notre vieille capitale.

En effet, la misère qui fait jeter les hauts cris aux démagogues qui cherchent à exploiter les classes laborieuses, provient de l'absence des manufactures qui, dans les autres localités, fournissent aux gens pauvres des moyens d'existence aisés. Et pourquoi n'y a-t-il pas de manufactures à Québec? Parce que la plus grande partie des capitaux est absorbée par le grand commerce. Faites cesser le monopole et vous verrez naître les établissements industriels.

Mais l'annexion supprimera-t-elle ce monopole? Non, puisque de l'aveu même de ceux qui le prônent, elle développera encore le commerce de bois qui se fait en partie avec les Américains. Ce genre de spéculation deviendra donc encore plus lucratif et absorbera davantage les capitaux, qui désertent plus que jamais l'industrie manufacturière. Et loin de répandre l'aisance parmi les classes ouvrières, comme on l'espère, le régime américain agrandirait le monopole du grand commerce et accroîtrait proportionnellement la misère de la population indigente.

Car remarquons-le bien: si Québec n'est pas entré dans le mouvement industriel qui a fait la richesse de Montréal et de plusieurs autres villes canadiennes, c'est parce que le commerce du grain, la construction des navires et le commerce du bois ont successivement absorbé tous les capitaux de cette localité, dont l'industrie n'a pu bénéficier. C'est tellement vrai, qu'on a vu s'ouvrir plusieurs établissements industriels quand la construction des vaisseaux est tombée en décadence. Ayant moins à fournir aux constructeurs, les banques se sont montrées plus libérales et les manufacturiers ont pu sans trop de difficulté trouver les capitaux nécessaires pour conduire leurs entreprises à bonne fin.

Eh bien! qu'on localise ailleurs ce commerce de bois et l'on verra le mouvement industriel qui se produit depuis quelque temps à Québec prendre des proportions gigantesques. Alors les loyaux québécois ne songeront nullement à l'annexion, qu'ils ne désirent pas, à proprement parler. Contrairement à ce que pensent certaines gens, Québec abhorra l'union du Canada aux Etats-Unis quand il sera débarrassé du monopole ruineux des grands spéculateurs.

Il est donc évident que dans notre vieille cité on désire bien moins un changement politique qu'un changement commercial, et pour cause. Comme on a vu plus haut, l'annexion empirerait la condition de l'industrie tandis que le régime actuel, si le monopole des marchands de bois cesse, comme on a lieu de l'espérer si le canal de Caughnawaga se construit, fournira à notre vieille cité des consommateurs pour ses produits industriels. Avec la liberté commerciale établie par la confédération, les manufacturiers de Québec peuvent alimenter les marchés des Provinces Maritimes, où l'industrie manufacturière est comparativement nulle. On sait qu'à la Nouvelle-Ecosse on s'occupe surtout de l'exploitation des mines et des houillères, comme au Nouveau-Brunswick on se livre de préférence à l'exploitation des forêts et des pêcheries. Et si le Canada faisait partie de l'union américaine, le marché qu'offrent ces Provinces aux manufacturiers québécois serait fermé par la concurrence des industriels de la Nouvelle-Angleterre.

Ainsi l'annexion, loin de la développer, ruinerait l'industrie de Québec, soit en augmentant le monopole pécuniaire des marchands de bois, soit en lui fermant les marchés des Provinces Maritimes. Voilà pourquoi le sentiment annexionniste s'éteindra de plus en plus chez les bons habitants de notre vieille capitale, à mesure qu'ils en étudieront davantage les résultats pratiques. Le remède aux maux dont ils se plaignent avec raison se trouve dans la suppression du monopole exercé jusqu'aujourd'hui par quelques grands spéculateurs.

Qu'on établisse un genre de commerce propre à distribuer plus régulièrement les capitaux, qu'on supprime par la force des choses certaines opérations commerciales qui absorbent presque toutes les ressources des banques au profit exclusif de quelques individus, et l'on verra la prospérité tant désirée naître dans Québec en même temps que l'industrie. C'est là ce que demandent les québécois et ce que ne saurait leur donner l'annexion dans les circonstances actuelles. On a donc grandement tort de les classer parmi les annexionnistes.

D'ailleurs, on juge ordinairement des dispositions et des sentiments d'une population par l'opinion de ceux qui la dirigent: or la grande majorité des hommes influents de Québec est hostile à l'annexion. O'Farrell et M. Valin, le candidat malheureux de Québec-Est, en savent quelque chose.

Pour résumer, Québec ne désire pas un changement d'allégeance, mais un changement commercial qui améliore sa con-

dition matérielle, et l'annexion ne pouvant amener cet heureux résultat, on ne saurait raisonnablement dire qu'il est annexionniste.

Quant aux populations des localités voisines de notre capitale provinciale, elles sont loin d'être annexionnistes. M. L. H. Fréchette, qui réussit mieux dans les vers que dans la politique, le sait par expérience. Les discours qu'il a récemment débités aux paroissiens de Lévis en faveur de l'annexion n'ont pas même eu un succès d'estime, bien qu'en dise certaine feuille dont le programme est assez disparate.

La harangue aux braves habitants de St. Romuald a eu encore moins de succès, puisque M. Fréchette est resté à la fin sans auditeurs. On rapporte que le curé de cette dernière paroisse, auquel le "poète exilé" se plaignait de son insuccès, lui aurait conseillé de "parler après les vêpres, attendu qu'il aurait alors pour l'écouter quelques femmes désœuvrées et avides d'éloquence populaire."

Tel est le succès de tous les démagogues qui prônent l'annexion à Québec.

J. C. LANGELIER.

## CORRESPONDANCES.

UN MOT A LA PRESSE.

Allons, mes bons amis de la presse, il faudrait s'entendre. Vous trouvez mauvais que les personnes condamnées, par les récentes circulaires de l'archevêque de Québec, et de l'évêque de Rimouski, ripostent avec une pointe d'aigreur. Vous inclinez à croire que ces MM. auraient pu se soumettre de meilleure grâce, et avec un peu plus de vraie sagesse et de véritable humilité chrétienne.

Mais ne craignez-vous pas d'être injuste en exigeant de leur part des vertus qui étaient sans doute bonnes autrefois, mais qui ont probablement fait leur temps, puisqu'on se dispense aujourd'hui si volontiers de les mettre en pratique.

Comparés à M. Veillot, M. l'abbé Martel et M. le rédacteur de la *Gazette des Campagnes*, sont des respectueux. Ils hasardent timidement quelques observations critiques; ils laissent percer par-ci par-là à quelques petites ardeurs belliqueuses, lorsque des membres de l'épiscopat prennent la liberté grande de leur insinuer qu'ils ont tort de se constituer les collaborateurs ordinaires des gazettes.

Suivant une expression pittoresque que j'ai relevée dans un journal parisien, lorsque M. Veillot est mécontent d'un évêque, il s'assoit dessus. On sait comment le fougueux rédacteur de *l'Univers* a traité Mgr. Dupanloup et en général tous les membres de l'épiscopat opposés à ses vues sur la question de l'infailibilité du pape. On sait pareillement comment a été traité M. l'abbé Gratry par toute la presse ultramontaine. Si l'on n'a pas demandé son insertion à Charenton, c'est sans doute à un reste de pudeur qu'on a obéi, et il y a tout lieu de croire qu'on sera moins timide à la prochaine occasion.

Comment diable voulez-vous que les propos aigre-doux de M. l'abbé Martel, et de M. le rédacteur de la *Gazette des Campagnes*, nous émeuvent beaucoup, quand, par les mille extraits que vous avez fait défiler sur nos yeux depuis six mois, vous nous avez habitués à voir traiter les plus illustres évêques de France par le talent, par les lumières, et par les services rendus à la cause catholique, aussi bien que les prêtres les plus recommandables par leur vertu, et les plus savants en théologie, comme les derniers des écrivains de notre presse rurale!...

Voulez-vous donc que nous ayons deux poids et deux mesures, un poids et une mesure pour les évêques de France, et un autre poids et une autre mesure pour les évêques du Canada? Je le dis à regret, mais vous n'obtiendrez point cela. Vous n'obtiendrez point qu'après les polémiques ardentes provoquées par le Concile entre évêques et laïcs, polémiques dans lesquelles les derniers ne le menaient le plus souvent ni sur le ton de la modestie, ni sur le ton du respect qui est dû aux supérieurs ecclésiastiques, nous trépignons d'étonnement lorsqu'il nous sera donné de contempler l'un des nôtres se posant en insoumis plus ou moins caractérisé de l'autorité de nos évêques.

C'est peut-être un malheur que cela soit ainsi, mais ce malheur, ce n'est ni vous, ni moi qui l'avons voulu. La situation, telle que je la peins, existe, et il faut en tenir compte.

Sans doute, et je suis le premier à le reconnaître, M. Louis Veillot a un immense talent, une foi ardente et sincère, et il est aujourd'hui le champion laïc le plus redoutable et le plus redouté de la foi catholique. Mais M. Louis Veillot est passionné dans la lutte et il est passionné surtout dans ses luttes contre les catholiques qui n'appartiennent pas à son école en France. S'il a parfois des sourires, et de bonnes paroles pour Villemot, About et Rochefort, il n'a guère que des paroles sévères, que dis-je, des dédains et des mépris pour les rédacteurs de la *Gazette de France*, catholiques aussi convaincus et aussi sincères que lui. Je me rappelle toujours que l'un de ses éreintements les plus foudroyants de ces dernières années a été celui de feu Alfred Nettement, écrivain catholique éminent, lui aussi, et qui a rendu des services à la cause dans la mesure de ses forces.

Et le *Français*, comme il s'en moque! Comme il le traite du haut de sa grandeur! comme il tâche de le couvrir de ridicule, aux yeux de toute la presse impie de Paris! Jamais il ne l'appelle autrement que le *petit Français*, si bien que l'on pourrait croire qu'il y a à l'*Univers* un des collaborateurs du *Globe* d'autrefois, lequel avait déniché cette ironie cruelle qui consistait à appeler M. Cartier the *little frenchman*, le *petit français*.

Pourquoi toute cette dépense de malice contre le *Français*, malice qui va jusqu'à lui reprocher son peu de succès de circulation? Pourquoi? parce que le *Français* passe à tort ou à raison pour être l'organe de Mgr. Dupanloup.

Voyons, est-ce vrai tout ce que je dis là? Est-ce vrai qu'on a fort maltraité Mgr. Dupanloup, qu'on a fort maltraité M. l'abbé Gratry, qu'on a fort maltraité tous les évêques réunis à Rome, qui ont cru en leur âme et conscience qu'il n'était pas opportun de définir le dogme de l'infailibilité?

Cela est vrai, incontestable, me dira-t-on, mais si l'on a traité de la sorte Mgr. Dupanloup, M. l'abbé Gratry, et tous les membres de l'épiscopat qui ont manqué de zèle sur la question de l'infailibilité, c'est que Mgr. Dupanloup, M. Gratry et les évêques qui ont partagé leurs opinions, avaient tort...

Eh bien! mais est-ce que vous imaginez que M. le rédacteur de la *Gazette des Campagnes*, et M. l'abbé Martel ne sont pas sincèrement convaincus que le tort, dans la question de l'éducation, n'est point de leur côté? Les prélats de l'église pouvant se tromper, et étant admis qu'il est alors permis de les redresser avec beaucoup de brusquerie et de sans-gêne, comment vous y prendrez-vous pour imposer au Canada la loi du silence?

Voilà le difficile, mes amis, après les exemples que vous avez multipliés sous nos yeux.

Mais, pourra-t-on dire encore, M. Louis Veillot a un immense talent.—Sans doute; mais vous n'allez pas supposer, j'espère, que M. l'abbé Martel ne se croit pas, lui aussi, un immense talent; que M. le rédacteur de la *Gazette des Campagnes* ne se croit pas généreusement le Veillot de la presse canadienne? Allez-vous donc baillonner ceux-ci, quand celui qu'ils prennent pour modèle leur donne pour exemples de si beaux coups de dents et de mâchoires?

Encore une fois, messieurs et chers amis de la presse, vous aurez peine à faire croire que ce qui est très-bien porté de l'autre côté de l'Atlantique, soit ici inconvenant, déplacé, malsain en un mot. Si vous ne voulez pas que nos évêques fussent soumis au régime des rebuffades, il ne fallait pas vous attacher avec tant de zèle à leur faire étudier certaine polémique de ces derniers temps.

Si M. l'abbé Martel et M. le rédacteur de la *Gazette des Campagnes* ont les défauts du maître, s'ils n'ont pas toujours la douceur de l'agneau, la politesse de l'homme au-dessus des petites misères de la contradiction, et la charité chrétienne, cette vraie compagne de la modestie et de l'humilité, à qui faut-il s'en prendre? A celui qui vous a tant régales tous ensemble de l'abbé et de l'évêque, de la *Gazette de France*, et du *petit Français*.

UN LECTEUR.

CAMP DE BERTHER.

Permettez, messieurs de l'*Opinion Publique*, qu'un militaire mette de côté ses armes, pour en prendre une autre un peu plus légère et un peu moins meurtrière, surtout entre mes mains. Les combats à coups de plume me sont inconnus: ceci n'est bon que pour vous, vieux troupiers, et je pense que vous n'en aurez pas moins de mérite et de gloire, si vous faites bien votre devoir avec cette petite arme. Quoiqu'il en soit, vous êtes militaires à votre manière et moi aussi, et pour ce, j'espère bien, mon cher M. L. O., que vous me placerez dans votre galerie des hommes célèbres, quand j'irai une troisième fois à Montréal, pour ne pas voir les Français.

Vous m'avez demandé de vous faire connaître la vie militaire passée sous les tentes.

Voici comment on la passe, cette vie: Notre aimable Colonel, M. Hanson, qui dort à peine trois ou quatre heures par nuit, donna des ordres dès le début du camp, pour qu'on s'éveillât à quatre heures du matin. Pour la première nuit, passe; pour la seconde passe encore; pour la troisième, on commença à murmurer, et enfin de compte, arrivés à la dernière nuit, tout le monde était content, parce qu'on s'en allait.

Aussitôt après le réveil, on se *toilette*: notre bassin, c'était la rivière et son lit; nos mains, pour la plupart du temps, faisaient l'office de serviettes; quant au savon, on s'en passait facilement. A la toilette succédait le drill du matin, et aussitôt le drill fini on s'en retournait prendre notre déjeuner.

Durant l'avant-midi, chaque soldat astiquait ses armes—ouvrage assommant pour le militaire paresseux—et à 10 hrs. il y avait parade du bataillon entier. Notre Colonel, le Major Bureau et l'Adjudant Sheppard nous commandaient à tour de rôle. Notre nouvel Adjudant possède une voix sonore et distincte; ses connaissances de drill et ses qualités militaires le font estimer beaucoup des volontaires.

L'après-dîner se passait à flâner, à recevoir les visiteurs, à prendre avec eux, de temps en temps, des bons petits verres de toute espèce de choses; tantôt le corps de musique jouait les plus beaux morceaux de son répertoire, tantôt le camp entier s'ébranlait comme un seul homme, pour chanter nos chansons les plus patriotiques; mais à 4 hrs. tous se taisaient, quoique avec regret, pour reprendre les exercices militaires.

Nos soirées furent des plus belles: imaginez-vous l'île la plus riante, la plus riche en verdure et en bosquets; représentez-vous 60 tentes de forme conique et d'une blancheur éclatante, environnées de militaires aux cœurs gais et faisant entendre de leurs voix mille joyeux refrains; représentez-vous encore une rivière aux eaux limpides coulant à nos pieds, de nombreuses touffes d'arbres semblant prendre plaisir à répercuter tous ces différents sons, tous ces bruits divers, et à tout cela ajoutez la pâle clarté de la lune qui ne manque jamais de venir nous éclairer et de contribuer par sa présence à rehausser l'éclat de notre camp, alors vous aurez peut-être une juste idée des nuits agréables que nous avons passées dans cette île magnifique. Souvent j'aurais désiré avoir à mes côtés notre poète et ami Prud'homme qui, je vous l'assure, se serait senti inspiré et n'aurait pas manqué l'occasion de faire vibrer les cordes de sa lyre. Mais remettons la partie à l'année prochaine, puisqu'il n'en est plus temps.

On peut se demander maintenant quelle est, pour nous, l'utilité d'un camp? Voici: on apprend d'abord à se soumettre à la misère et à n'être pas vaincus par elle—car nous en mangeons beaucoup—on apprend à dresser une tente avantageusement et en peu de temps; on apprend à faire la cuisine militaire, et si bien, que la plupart des hommes encore libres de notre camp ne veulent plus prendre femme—ce sont les plus gloutons—on apprend encore à bien tirer une carabine, c'est-à-dire à bien tuer son homme; enfin nous apprenons mille et un détails sur la discipline militaire qui nous serviront plus tard, en temps et lieu, où les circonstances l'exigeront. Oui, dira-t-on, mais tout cela coûte fort cher. Très-bien, messieurs; mais dites-moi, quel est l'argent public le mieux employé que celui employé pour nous apprendre à bien défendre notre patrie? Puis, où va cet argent? n'est-ce pas entre les mains du peuple? Aussi, du moins dans notre camp, nous n'avons pas vu un seul militaire murmurer contre le gouvernement. Tant mieux pour notre ministre de la milice et nous devons l'en féliciter.

A notre départ qui eut lieu vendredi dernier, notre Colonel nous remercia de l'empressement que nous avions montré à nous rendre à son appel, et nous félicita sur la conduite que nous avions tenue pendant tout le temps du camp. Il y eut à la vérité quelque infraction à la discipline militaire, mais il faut avoir égard aux circonstances: la plupart d'entre nous ignoraient ce que c'était qu'un camp, avant ce jour, et d'après cette donnée nous pouvons juger du reste. Néanmoins, il y a deux compagnies qui méritent une mention spéciale, comme ayant